

Scri*Neo*

Sophie Doudet

Un ado nommé
RIMBAUD



Dossier pédagogique

CYCLE 4

Sommaire

1) Au fil de la lecture.....	p.3
2) Vocabulaire.....	p.5
3) Le contexte historique et social.....	p.7
4) Le contexte littéraire.....	p.9
5) Petite géographie rimbaldienne.....	p.12
6) Groupements de textes.....	p.14
7) Textes et images : le mythe de Rimbaud.....	p.23
8) Pour aller plus loin.....	p.27

Au fil de la lecture

Quel âge Arthur Rimbaud a-t-il au début du récit et à l'avant dernier chapitre ?

.....
.....
.....

Rétablissez la chronologie des événements de la période qui se déroule entre le chapitre 1 et le chapitre 20. Comparez-la avec la biographie de Rimbaud. Quelles différences repérez-vous ? Comment les interpréter ?

.....
.....
.....
.....
.....

Que sait-on de la famille d'Arthur Rimbaud dans le récit. Comparez les éléments relevés avec la biographie du poète. (Vous trouverez une biographie remarquable ainsi que de nombreux documents sur le site Arthur Rimbaud, le poète, abardel.free.fr) Quelles différences ou modifications repérez-vous ? Faites un portrait de Vitalie et de la petite Isabelle. Quelles relations entretiennent-elles avec Rimbaud ?

.....
.....
.....
.....
.....

Faites un portrait physique et psychologique d'Arthur Rimbaud à partir de votre lecture des huit premiers chapitres. Faites le même travail à partir des huit derniers. Quelles évolutions et constantes notez-vous ? Quels sont, selon vous, les grands événements qui marquent dans le récit le passage de l'adolescence à l'âge adulte ?

.....
.....
.....
.....
.....

Comment situer socialement Rimbaud et sa famille ? Quelles sont les classes sociales et les professions qui apparaissent dans le récit ? Quelles relations entretiennent-elles entre elles ? Montrez que la révolte de Rimbaud est politique et poétique.

.....
.....
.....
.....
.....

Quelles représentations sont données de la relation amoureuse dans le récit ? Qu'en pensez-vous ?

.....
.....
.....

.....
.....
.....

Avant d'être poète, Rimbaud est un grand lecteur : repérez dans le récit les livres qu'il a lus et aimés. Décrivez ce que représente pour lui la lecture. Quelle est la valeur du savoir pour Rimbaud ? Quelles sont ses relations avec Izambard ? Comment évoluent-elles ?

.....
.....
.....
.....
.....

Quelles représentations du poète a-t-on dans le récit ? Quelle est la part du travail poétique dans la création ? de l'inspiration ? Qu'est-ce que le génie selon vous ? Pensez-vous que Rimbaud en soit un ? Pourquoi ? Faites des recherches sur la manière dont on s'est représenté Rimbaud depuis la fin du XIX^e siècle : en quoi est-il un mythe ? Lisez les deux lettres du voyant (abardel.free.fr, tous les textes, lettres de 1871) et reliez-les à ce que Rimbaud éprouve et affirme dans le récit.

.....
.....
.....
.....
.....

Repérez dans chaque chapitre les extraits des poésies de Rimbaud (vous avez des indications dans l'annexe du livre) et lisez les textes concernés. Comparez vos deux lectures : si la poésie de Rimbaud peut avoir des sources autobiographiques, qu'est-ce qui l'en distingue radicalement ?

Vocabulaire

Martinet (p 11) : petit oiseau migrateur souvent confondu avec l'hirondelle.

Jugurtha (p 17) : roi de Numidie (région située au nord de l'Algérie) qui vécut entre 160 et 104 avant JC et qui s'opposa à Rome pendant sept ans. Il fut trahi et livré à ses ennemis.

Calot (p 23) : grosse bille.

Professeur de rhétorique (p 26) : la rhétorique est l'art de persuader par le discours et l'éloquence. Née au 5ème siècle avant JC en Sicile, elle a été notamment théorisée par Aristote puis Cicéron. C'est une des matières les plus importantes du cursus scolaire classique.

Les romantiques (p 31) : Mouvement littéraire européen de la première moitié du XIX^e siècle qui regroupe des poètes, dramaturges et romanciers. Ses plus illustres représentants français sont Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Musset...

Art académique (p 31) : Art officiel souvent d'inspiration classique dont le pouvoir étatique fait la promotion par l'intermédiaire d'institutions comme l'Académie royale de peinture ou des Beaux-arts. On l'oppose aux avant-gardes esthétiques. En peinture, l'art académique s'est distingué du mouvement des impressionnistes, considéré comme moderne et novateur.

Lénifiantes conversations (p41) : conversations très ennuyeuses ou qui endorment.

Latrines (p43) : lieu d'aisance, toilettes.

Tanneries (p 47) : Atelier où l'on traite les peaux de bêtes pour en faire du cuir. On les fait tremper dans des produits naturels ou chimiques souvent mal odorants, puis on les racle et on les fait sécher. C'est le tannage.

Pioupiou (p 47) : nom populaire qui désigne une jeune recrue ou un soldat appelé.

Sarrasin (p 49) : plante qui sert à faire de la farine (blé noir).

Rentiers (p 52) : personne qui vit de ses rentes c'est-à-dire de revenus qui ne proviennent pas de son travail mais de placements en bourse ou de son patrimoine. Riche oisif.

Bourrier (p 74) : endroit où l'on dépose les ordures ménagères.

Ce sera la quille (p 79) : la quille est la fin du service militaire pour les soldats appelés.

Cagot (p 82) : dans le cadre scolaire, bon élève un peu tire au flanc.

Absolu (p 105) : terme littéraire ou philosophique qui désigne l'infini, l'immensité du désir poétique ou mystique.

Tuméfié (p 132) : visage gonflé par des coups.

Soudard (p 134) : soldat brutal et grossier.

Soulard : ivrogne.

La bohème (p 173) : mode de vie des bohémiens et des gens du voyage. Mener une vie de bohème c'est vivre

sans attache, ni logement, au jour le jour dans le dénuement mais avec un sentiment exaltant de liberté et de bonheur. C'est aussi le titre d'un poème de Rimbaud.

Encrapulement (p 180) : terme inventé par Rimbaud pour décrire sa vie de débauche (alcool, drogue, prostitution). Il devient littéralement une crapule pour atteindre l'état poétique.

Rejet (p 196) : procédé poétique qui consiste à enjamber la fin d'un vers pour mettre en relief un mot ou une expression en début de vers suivant. Par exemple dans « Le Bateau ivre » : « Et dès lors, je me suis baigné dans le poème / De la mer, infusé d'astres et lactescent. »

Le Mur des Fédérés (p 213) : partie de l'enceinte du cimetière du Père-Lachaise où 147 communards (ou Fédérés) furent fusillés et enterrés dans une fosse, le 28 mai 1871.

Le contexte historique et social : la fin du second Empire et le début de la 3^{ème} République.

Dans quel contexte historique, social et politique le récit *Un Ado nommé Rimbaud* se situe-t-il ? Qu'est-ce que le Second Empire ? Comment s'effondre-t-il et comment naît la Troisième République ? Rimbaud a-t-il été le témoin de ces événements ?

RIMBAUD : UN ADO DANS L'HISTOIRE ?

Voici quelques éléments d'histoire pour vous faire une idée de la période dans laquelle se déroule le récit.

Un ado nommé Rimbaud se déroule dans un contexte historique charnière. Les années 1870-1871 se situent en effet dans la transition entre deux régimes politiques : le second Empire (1852-1870) avec Napoléon III à sa tête et la troisième République (1870-1940). Durant cette période de changement capital de régime interviennent deux événements majeurs :

- La guerre contre la Prusse (19 juillet 1870-28 janvier 1871) avec la défaite des armées françaises à Sedan et la chute du Second Empire, le 4 septembre 1870.
- La révolution de la Commune de Paris dans la capitale assiégée par les Allemands (18 mars 1871-28 mai 1871) et son écrasement par les troupes versaillaises lors de la semaine sanglante (21-28 mai).

Arthur Rimbaud est le témoin, souvent direct, de ces épisodes historiques : la guerre contre la Prusse entraîne en effet des combats aux frontières des Ardennes et la ville de Mézières est bombardée en décembre 1870. Les Ardennes sont occupées par les troupes allemandes et les habitants de Charleville souffrent des privations et des exactions militaires. Lors de ses différentes fugues vers et à Paris (notamment en février 1871 puis entre le 17 avril et le 13 mai 1871), Arthur a également assisté au siège de la capitale et à l'insurrection communarde. Son second séjour reste cependant encore très mystérieux mais on pense qu'il s'est peut-être engagé dans la garde nationale. Il est en tout cas revenu à Charleville, très battu et atteint physiquement par le manque de nourriture.

Le contexte de la guerre apparaît dans de nombreuses poésies de Rimbaud comme « Le Dormeur du val », « Chant de guerre parisien » ou « L'éclatante victoire de Sarrebruck ». L'atmosphère révolutionnaire de la Commune se retrouve dans « Les Mains de Jeanne-Marie », « L'Orgie parisienne » ou encore « Accroupissement ».

Durant cette période passionnante et agitée de nombreux changements sociétaux et politiques sont intervenus. La société française des années 70 n'est plus divisée en ordres comme au siècle précédent mais elle reste toutefois scindée en classes hétérogènes. La bourgeoisie que Rimbaud déteste tant, a conquis le pouvoir économique et politique. Elle a profité de la révolution industrielle pour s'enrichir et faire alliance avec l'aristocratie afin de diriger le pays. Dans un Paris modernisé et en pleine expansion (grands magasins, gares, halles, bourse, grandes artères haussmaniennes, nouvel opéra, mais aussi développement des usines et quartiers ouvriers à la périphérie de la capitale...), les nouveaux hommes forts que sont les banquiers, les entrepreneurs, les industriels, commerçants ou rentiers spéculateurs mais aussi les colons se partagent le pouvoir et profitent de la société de consommation naissante. Si les ouvriers, dont le nombre croît considérablement à l'époque, voient également leurs conditions de vie s'améliorer (lois sur l'éducation, sur la réglementation du travail notamment des enfants, mouvement hygiéniste qui se préoccupe de leur état de santé...), ils restent très pauvres et exploités ainsi que le dénonce Victor Hugo dans son roman *Les Misérables* (1862) ou le montrera Zola dans *L'Assommoir* (1877) et *Germinal* (1885). Les paysans encore majoritaires (ils sont presque 50% de la population) sont contraints de quitter la campagne pour aller chercher du travail dans les usines (exode rural) et la condition prolétaire est d'une extrême précarité. Dans un contexte d'essor du socialisme et de la pensée de Marx qui prône la lutte des classes, les révoltes et grèves sont de plus en plus fréquentes et fortement réprimées par une bourgeoisie soucieuse de conserver ses

intérêts et privilèges. Enfin sur le plan culturel et intellectuel, les années 1870 ont vu le développement de sciences de plus en plus spécialisées et d'un culte du Progrès et de la Raison (positivisme d'Auguste Comte et scientisme comme nouvelle religion). L'instruction se démocratise (les lois Ferry datent de 81 et 82 mais elles ont été précédées par l'action de Victor Duruy) via l'école privée et publique mais également grâce à la presse quotidienne nationale et régionale. C'est le début de la culture de masse à Paris (théâtres de boulevard, expositions coloniales, salons de peinture et galeries, littérature populaire, images d'Epinal, gravures et almanachs...). Les élites ont foi dans un avenir radieux et promeuvent l'idée d'une mission civilisatrice de l'Europe dans les nouvelles colonies des Empires (Algérie, Afrique noire et Asie). L'Europe explore et conquiert le monde, sûre d'elle et de ses valeurs universelles.

Pour trouver plus d'informations sur cette période passionnante de l'histoire de France et son impact sur la vie de Rimbaud, on peut se reporter aux sites web suivants :

- Rimbaud, le poète, abardel.free.fr (site remarquable et complet sur la vie et l'oeuvre de Rimbaud)
- L'histoire par l'image, histoire-image.org (entrées commune de Paris et second empire).
- Catalogue de l'exposition « Spectaculaire Second Empire, 1852-1870 » Musée d'Orsay 2017, musée-orsay.fr

Mais on peut également lire :

- *L'Insurgé* (1886) de Jules Vallès, le recueil de poèmes de Victor Hugo intitulé « L'année terrible » (1872) ou encore les quatre tomes de la bande dessinée de Tardi et Vautrin, *Le Cri du peuple* (2001-2004).

Le contexte littéraire : la seconde moitié du XIXe.

« Tout grand artiste naît dans une bibliothèque » a pu dire André Malraux. Comment Rimbaud est-il devenu poète ? A-t-il été inspiré comme par magie par des Muses ou bien est-il un grand lecteur qui après avoir imité a trouvé sa voix ?

Quelle part entre le Génie et l'Artisan ?

Voici quelques éléments d'histoire littéraire pour vous aider à vous faire une idée sur « l'alchimie du verbe » rimbaldien.

Grand lecteur et élève brillant, Arthur Rimbaud est tout d'abord formé à la connaissance de la culture antique grecque et romaine (ses vers latins démontrent son érudition) puis à la littérature classique du Grand siècle de Louis XIV. Il apprécie tout particulièrement l'histoire et il sera passionné, collégien, par la période de la révolution française. Mais enfant du XIX^e siècle, il est non seulement un héritier du riche passé qui l'a précédé mais aussi un moderne qui se délecte de la découverte des avant-gardes littéraires et esthétiques. Du côté de l'héritage, on trouvera notamment les grandes oeuvres du mouvement romantique que Rimbaud connaît par coeur mais dont il veut se distinguer pour trouver sa propre voie.

PETITE MISE AU POINT D'HISTOIRE LITTÉRAIRE SUR LE MOUVEMENT ROMANTIQUE

Il y a deux générations romantiques :

- dans la suite du préromantisme de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, c'est la génération de Chateaubriand, Constant, Senancour, Madame de Staël. Influence culturelle de l'Allemagne et de l'Angleterre. Littérature de l'errance, du désespoir amoureux. Sentiment d'élection et d'absurdité de l'existence. Besoin d'absolu qui se traduit par une fuite du monde et des autres, par un refuge dans la nature, par un attrait pour la mort et le suicide.

- seconde génération : c'est celle de l'épanouissement autour des années 1830 (entre la Restauration et la Monarchie de juillet). Génération de Stendhal, de Hugo, de Musset et de Lamartine. Romantisme plus violent et plus affirmé. Toujours centré sur le moi et son expression, développement du mal du siècle et en même temps fascination pour l'histoire et bientôt l'engagement politique.

Les caractéristiques principales du mouvement romantique sont :

- il se construit sur une opposition esthétique au classicisme et aux règles qu'il imposait. Liberté stylistique en particulier dans le domaine du théâtre : cela vaut pour le vocabulaire (abolition de la distinction entre les termes nobles et les termes vulgaires, refus de l'emploi systématique de la périphrase), mais aussi pour la représentation (on peut mourir sur scène, exaltation des sentiments, mise en scène de grands événements historiques...) Refus d'imiter les Anciens : Shakespeare contre Racine (cf. texte théorique Stendhal) ; recherche de l'excès et du sublime contre la tranquillité et la vraisemblance. Exaltation du génie et de la créativité.

- sur le plan des thèmes : le romantisme privilégie l'individu et l'expression du moi. L'écrivain se prend pour la matière de son oeuvre et développe des types littéraires proches de l'autobiographie (Mémoires, récits de fiction s'apparentant à de la confession, du journal intime ; ou roman personnel). On trouve dans les romans de longs passages où le héros fait le point sur ses sentiments et sur sa destinée hors du commun. Privilégie l'analyse du sentiment au récit d'action et surtout à ce qui avait fait la gloire du XVIII^e : le raisonnement. Le sentiment devient même la marque suprême de la vie, la valeur à partir de laquelle on juge et évalue l'existence. Le sentiment est la source de la vérité, de la détermination du bien et du mal. Développement du mal du siècle (ou spleen) : l'individu romantique fait partie d'une génération sacrifiée née dans le mythe de Napoléon et de la réussite et condamnée à vivre dans l'époque terne et réactionnaire de la Restauration. Génération qui rêve d'absolu dans un monde bourgeois, une société sordide et mercantile qui ruine ses illusions. Sentiment d'avoir tout vécu à 20 ans, on ne croit plus en rien et en particulier à l'amour (Musset), quête d'absolu reportée dans une fascination pour la mort et dans un mode de vie à la fois luxueux et bohème (la débauche). Refus des autres, solitude, développement pathologique des passions, et surtout exploration jusqu'au suicide de l'angoisse et du néant.

Le héros romantique est rêveur et se tourne vers la poésie, la nature (paysages privilégiés du souvenir, alpes

et montagnes, exotisme) et l'exaltation des grands sentiments quitte à mener une vie brève et tragique. Mais il s'engage aussi dans l'histoire, rêve à des nouveaux régimes, devient combattant de la liberté. La génération romantique et en particulier Victor Hugo se révélera passionnée par l'Histoire, notamment nationale (le Moyen Âge et la révolution), le sublime et le grotesque. Le peuple devient un personnage littéraire (on redécouvre les genres populaires comme le conte), la révolution française un mythe (Hugo, Michelet, Delacroix) et l'artiste s'engage aux côtés des opprimés contre l'arbitraire et pour la Nation.

Le réalisme est l'autre grand mouvement littéraire qui domine la première moitié du XIX^e siècle de Balzac et Stendhal jusqu'au romans de Flaubert (*Madame Bovary* date de 1857).

Rimbaud les a lus mais le mouvement s'étant principalement illustré dans le genre romanesque, il a sans doute eu moins d'influence sur le jeune poète. Néanmoins la préoccupation sociale d'un Balzac et plus tard d'un peintre comme Courbet qui se dira réaliste et sera communard, ont dû séduire le révolté de Charleville.

PETITE MISE AU POINT SUR LE MOUVEMENT RÉALISTE

Courant qui se développe dans les années 1850-1880 et qui fut illustré en peinture par Daumier, Millet, et Courbet. Mouvement littéraire en réaction contre certains débordements de l'imagination romantique. But : reproduire la réalité par les moyens de l'art, refus d'embellir la réalité pour la rendre acceptable quitte à entrer dans des détails grossiers ou vulgaires. Un dogme : l'objectivité, s'inspirer de faits divers, de situations vécues ou de caractères réels. Le romancier devient alors dans certains cas un véritable sociologue.

Plusieurs représentants de ce courant qui ont eu des objectifs à la fois semblables et différents :

- Balzac : influence de la science et en particulier de Cuvier. Idée qu'on pourrait appliquer les observations des scientifiques (concernant les animaux et leurs modes de fonctionnement en société) à l'homme.

C'est le but de *La Comédie humaine* dont le véritable auteur serait l'Histoire et Balzac le secrétaire... Désir de décrire la société parisienne et de province de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Vision à la fois héroïque de l'homme qui se faufile et se crée un destin dans le monde mais en même temps mise en relief des lois de la société et du monde qui brisent les individus les plus exceptionnels mais aussi les plus inadaptés.

Toujours les mêmes lois : l'ambition, l'argent et la volonté et le plaisir. Ils régissent les cercles de l'enfer parisien mais aussi provincial. Roman total où les héros inventés croisent les héros de la vraie histoire. Balzac invente le principe du retour d'un personnage d'un roman à l'autre et crée ainsi une épaisseur romanesque.

- Flaubert : les personnages de Balzac sont encore grands et héroïques par rapport au traitement que leur fait subir Flaubert. *Madame Bovary* met à mort le romantisme en la personne d'une jeune femme qui a grandi dans les rêves illusoire de ses lectures romanesques et va être confrontée à la réalité de la vie de province, de la vie de femme mariée, de l'argent et de la bêtise humaine. Roman qui, selon Flaubert, doit avoir la couleur des angles de murs poussiéreux. Flaubert se sert pour écrire d'un fait divers et fait de nombreuses recherches ; il fait des voyages, lit pour se documenter que ce soit pour *Madame Bovary* ou pour *L'Éducation sentimentale* (histoire d'une génération qui rate son destin à force de vivre dans l'illusion de sa grandeur) ou pour *Salammbô* (histoire de la prise de Carthage). Flaubert fustige avec ironie les simulacres du savoir (la science et ce qui va devenir l'esprit positiviste), stigmatise les marques de la bêtise humaine et passe au crible toutes les illusions (amour, ambition sociales, progrès...). Pourtant tout n'est que question de regard et il faut s'entendre sur la notion de réalisme qui ne va pas sans une foi absolue en l'art.

- La préface de *Pierre et Jean* de Maupassant le montre très bien en affirmant que tout grand réaliste est un illusionniste, c'est-à-dire qu'il crée le vrai par le style et le regard qu'il porte sur le monde. Il y a donc des choix à faire, des sélections, des interprétations du réel qui suggèrent que l'art a désormais la place première dans la littérature. On retrouvera cette idée dans les thèses développées par Gautier (l'art pour l'art).

Du côté des modernes et des contemporains qui inspirent Rimbaud on trouve l'immense Victor Hugo (1802-1885) alors exilé en raison de son opposition politique à Napoléon III mais également Baudelaire (1821-1867) dont *Les Fleurs du mal* sont parues en 1857 et dont six pièces (« Les métamorphoses du vampire », « Les bijoux », « Lesbos »...), jugées immorales, ont été mises à l'index. Mais dans les années 1870, le

mouvement du Parnasse (sanctuaire d'Apollon, le dieu grec des poètes) dominé par les figures de Théophile Gautier (Emaux et camées 1852) théoricien de « l'art pour l'art », Leconte de Lisle (*Poèmes barbares*, 1862) et Théodore de Banville (*Odes funambulesques* 1857) à qui Rimbaud envoie ses premiers poèmes en espérant être publié, est celui qui incarne le plus la modernité poétique.

Pour ce mouvement, la recherche esthétique et poétique prime sur le « message » et l'engagement que les romantiques avaient défendus : l'art revendique son inutilité, son impersonnalité et son formalisme face à un siècle trop utilitariste et scientifique. Les poèmes mettent parfois en scène la recherche poétique elle-même (poème du poème ou méta-poésie).

Les principaux thèmes parnassiens sont la quête du beau et de la préciosité (richesse des rimes, vocabulaire recherché et rare, culte savant de la perfection, poèmes ciselés comme des bijoux), des mythes antiques ou orientalistes ou encore les descriptions de paysages et de voyages. Entre 1866 et 1876, l'éditeur Alphonse Lemerre proposera trois recueils de poèmes sous le titre générique *Le Parnasse contemporain* qui feront connaître à Arthur Rimbaud, Banville, Heredia, Mallarmé, Coppée, Cros...

Pourtant avec Rimbaud et Verlaine la poésie se libère davantage encore des contraintes classiques pour privilégier l'imaginaire, le mystère et la fantaisie thématique (visions ou voyance, récits de rêves) comme métrique (vers libre, abolition de la frontière prose-poésie, musicalité du vers). Associé au mouvement symboliste, Verlaine rompra ainsi avec le Parnasse en renouant avec l'idée d'une poésie musicale, presque mystique, en quête d'Absolu et d'infini.

C'est au contact de ce milieu d'une incroyable richesse esthétique que Rimbaud va ainsi évoluer, entre imitation et contestation, pendant les quelques années où il se consacrera à la poésie.

Un ado nommé Rimbaud fait écho sous la forme de clins d'oeil, à ce milieu et aux œuvres littéraires de l'époque comme à des références plus contemporaines. Vous pouvez vous amuser à les repérer. Pour cela, voici quelques indices !

« Quel horizon on voit du haut de la barricade », *Les Misérables*, Hugo.

« Le joujou du pauvre » Baudelaire.

Le dernier jour d'un condamné, Hugo

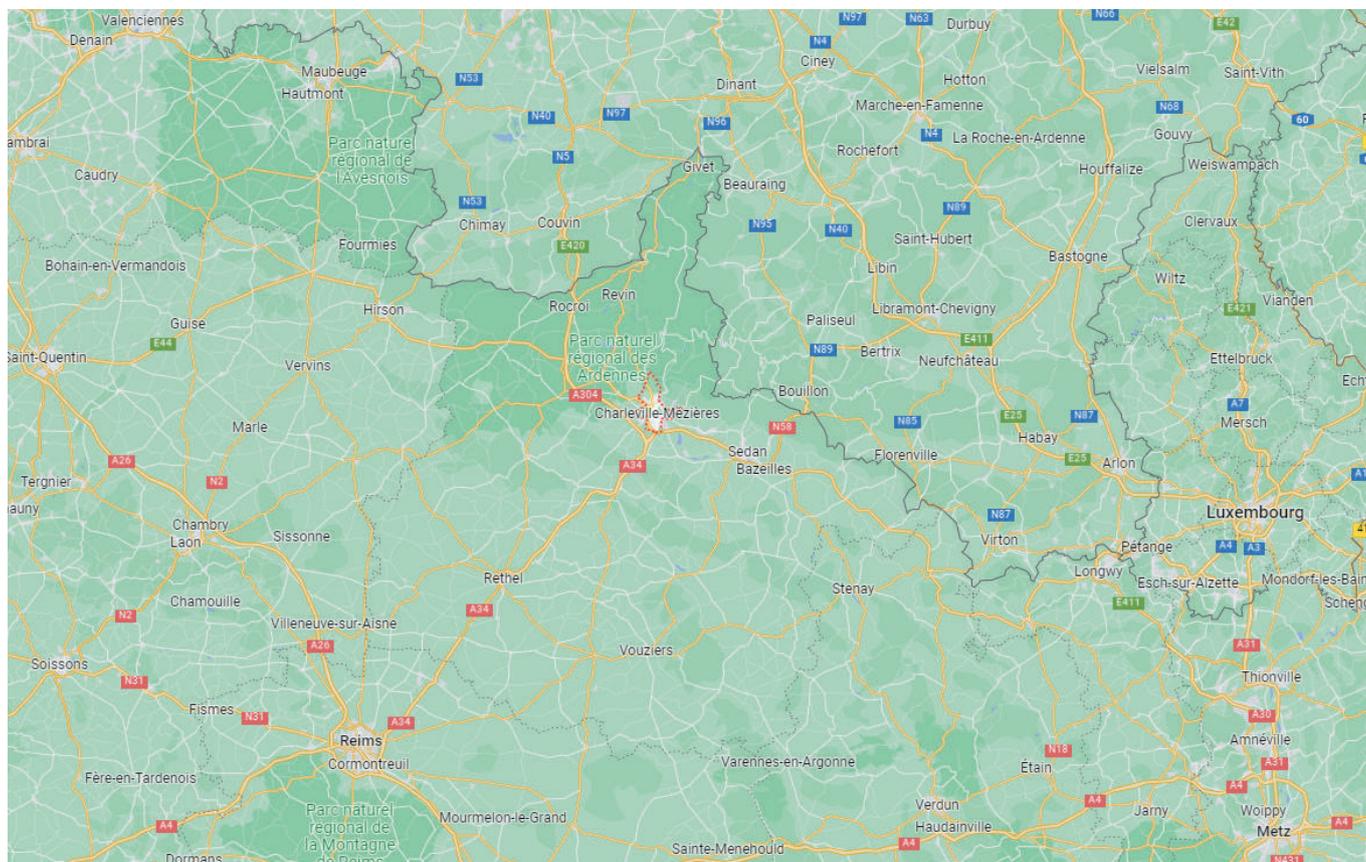
L'Étranger, Camus

Le Ventre de Paris, Zola

Le Horla, Maupassant.

Petite géographie rimbaldienne.

Arthur Rimbaud fut non seulement un voyageur mais il était également un grand marcheur. Les Ardennes belges et françaises furent d'abord le terrain d'exploration du « petit poucet rêveur » qui aimait dormir à « l'auberge de la Grande Ourse ».



Aujourd'hui un itinéraire Rimbaud-Verlaine est proposé aux marcheurs entre les différentes villes de la région autour Charleville-Mézières où les deux hommes ont vécu ou fait étape. La ville de Rimbaud a fait de sa maison un musée (maison des ailleurs) et offre un « circuit Rimbaud » dont on peut se faire une idée en consultant les sites : www.charleville-mezieres.fr et surtout mag4.net (plan avec photos des lieux du circuit rimbaldien à Charleville) ou ardennes-culture.net (Rimbaud en ses lieux)

QUELQUES LIEUX EMBLÉMATIQUES :

Maison de la ville de Roche où Rimbaud est né :

source : <http://www.pileface.com/sollers/>



Maison de Rimbaud à Charleville lorsqu'il est collégien :

Source : <http://meuse.ardennes.over-blog.com>



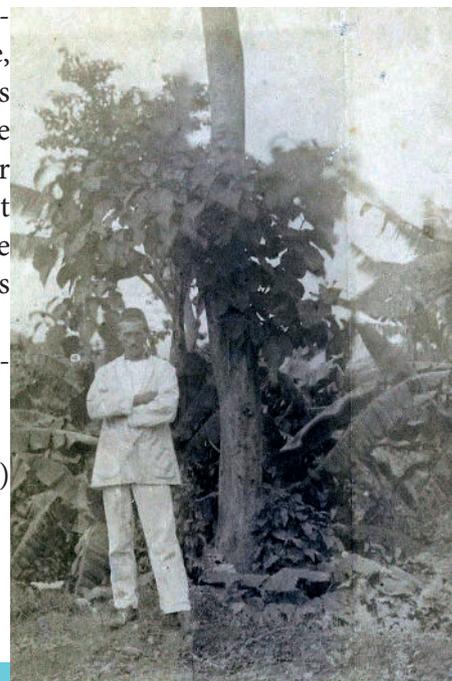
Moulin de Charleville où Rimbaud aurait écrit « Le Bateau ivre » :

Source : <http://fondation-patrimoine.fondation-total.org/musee-rimbaud-charleville-mezieres-rouvre-ses-portes/>



Mais il est d'autres lieux de séjour plus lointains pour celui que Verlaine nommera « l'homme aux semelles de vent » : la proche Belgique, Londres où il vivra un temps avec Verlaine mais aussi des lieux plus exotiques comme Chypre, Java, Aden au Yémen ou Harar en Ethiopie (L'Abyssinie à l'époque). Pour avoir une idée des chemins parcourus par Rimbaud on peut consulter le site en construction de google sur le sujet et surtout la chronologie détaillée et illustrée du site Arthur Rimbaud le poète, abardel.free.fr. Enfin Arthur Rimbaud a pris lui-même des photos quand il vivait à Aden et à Harar que l'on peut consulter à l'adresse : <https://www.actualitte.com/article/patrimoine-education/arthur-rimbaud-poete-mais-aussiphotographe>

Autoportrait de Rimbaud à Harar en 1883 (BNF)



Groupements de textes : l'adolescence, la poésie et la mer.

THÈME DE L'ADOLESCENCE

Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'Éducation*, Livre III, 1762.

Quoique jusqu'à l'adolescence tout le cours de la vie soit un temps de faiblesse, il est un point, dans la durée de ce premier âge, où, le progrès des forces ayant passé celui des besoins, l'animal croissant, encore absolument faible, devient fort par relation. Ses besoins n'étant pas tous développés, ses forces actuelles sont plus que suffisantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il serait très faible, comme enfant il est très fort. D'où vient la faiblesse de l'homme ? De l'inégalité qui se trouve entre sa force et ses désirs. Ce sont nos passions qui nous rendent faibles, parce qu'il faudrait pour les contenter plus de forces que ne nous en donna la nature. Diminuez donc les désirs, c'est comme si vous augmentiez les forces : celui qui peut plus qu'il ne désire en a de reste ; il est certainement un être très fort. Voilà le troisième état de l'enfance, et celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeler enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adolescence, sans être encore celui de la puberté.

À douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Le plus violent, le plus terrible, ne s'est pas encore fait sentir à lui ; l'organe même en reste dans l'imperfection, et semble, pour en sortir, attendre que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air et des saisons, il les brave sans peine, sa chaleur naissante lui tient lieu d'habit ; son appétit lui tient lieu d'assaisonnement ; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge ; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre et dort : il se voit partout entouré de tout ce qui lui est nécessaire ; aucun besoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien sur lui ; ses désirs ne vont pas plus loin que ses bras : non seulement il peut se suffire à lui-même, il a de la force au delà de ce qu'il lui en faut ; c'est le seul temps de sa vie où il sera dans ce cas.

Je pressens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de besoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne songera pas que je parle de mon élève, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre, qui labourent dans une caisse et portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne se manifeste qu'avec la virilité ; que les esprits vitaux, élaborés dans les vaisseaux convenables, et répandus dans tout le corps, peuvent seuls donner aux muscles la consistance, l'activité, le ton, le ressort, d'où résulte une véritable force. Voilà la philosophie du cabinet ; mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer, biner, tenir la charrue, charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur père ; on les prendrait pour des hommes, si le son de leur voix ne les trahissait pas. Dans nos villes mêmes, de jeunes ouvriers, forgerons, taillandiers, maréchaux, sont presque aussi robustes que les maîtres, et ne seraient guère moins adroits, si on les eût exercés à temps. S'il y a de la différence, et je conviens qu'il y en a, elle y est beaucoup moindre, je le répète, que celle des désirs fougueux d'un homme aux désirs bornés d'un enfant. D'ailleurs il n'est pas ici question seulement de forces physiques, mais surtout de la force et capacité de l'esprit qui les supplée ou qui les dirige.

Cet intervalle où l'individu peut plus qu'il ne désire, bien qu'il ne soit pas le temps de sa plus grande force absolue, est, comme je l'ai dit, celui de sa plus grande force relative. Il est le temps le plus précieux de la vie, temps qui ne vient qu'une seule fois ; temps très court, et d'autant plus court, comme on verra dans la suite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés et de forces qu'il a de trop à présent, et qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des soins qui lui puissent profiter au besoin ; il jettera, pour ainsi dire, dans l'avenir le superflu de son être actuel ; l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme faible

; mais il n'établira ses magasins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui sont étrangères ; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des instructions, des études, et remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la nature elle-même qui l'indique.

Michel Fize, sociologue auteur de *L'Adolescent est une personne*, 2006.

A qui revient cette idée d'inventer, un jour ... « la crise » d'adolescence ? Jean-Jacques Rousseau lui-même, le philosophe pédagogue ! Il n'y aurait, selon lui, qu'adolescents révoltés ou déprimés... Pourtant, tout ceci n'est qu'une fable ! La crise d'adolescence (de la puberté, en réalité) n'a rien d'une fatalité, ne répond pas à des transformations physiques. Et l'opposition aux parents – aux enseignants quelque fois – n'est pas une nécessité, même si les « spécialistes » estiment que non seulement la crise existe, mais encore qu'il vaut mieux la faire tôt que tard. Nous savons maintenant que l'erreur d'analyse tient au fait que la plupart des psychologues, des psychiatres psychanalystes et médecins parlent de l'adolescence sur la base d'observation de jeunes en difficulté psychologique ou sociale, essayant de comprendre et de le dessiner le « normal » à partir du « pathologique».

Or, la plupart des adolescents traversent cette période de vie paisiblement, sans conflit avec quelque adulte que ce soit. Il semble bien, comme le soulignait déjà Rousseau, que certaines conditions familiales (dialogues, responsabilités) ou sociales (implication des adolescents dans la vie de la cité) soient de nature à diminuer le processus de crise pubertaire. Il existe, ainsi, des sociétés ou les rapports entre adultes et adolescents sont organisés de telle sorte que chacun ayant un rôle à jouer au sein de la communauté, regarde l'autre avec respect et tolérance. C'est le cas des sociétés dites « primitives », ou à l'issue de rites initiatiques, les garçons pubères entrent dans la communauté des adultes : les tensions entre générations sont ainsi tuées de manière primitive. Dans la société « modernes », il n'y plus de responsabilités pour les plus jeunes, plus de dialogues avec eux. D'où révolte, mauvaise humeur, violence de leur part. En famille, chacun vit dans son monde, avec ses amis, ses centres d'intérêt. D'où cette opposition que l'on observe ici ou là, entre parents et adolescents. Cela tient à une mauvaise relation entre eux. Pas facile pour des parents de voir grandir leurs enfants ! De voir contester leur pouvoir ! Pas facile pour des adolescents qui pensent par eux-mêmes, voient la vie à leur façon, de supporter encore l'autorité familiale : d'où le grand malentendu ... et la prétendue « crise ».

Alain Fournier, *Le Grand Meaulnes*, 1913.

Lorsqu'il faisait noir, que les chiens de la ferme voisine commençaient à hurler et que le carreau de notre petite cuisine s'illuminait, je rentrais enfin. Ma mère avait commencé de préparer le repas. Je montais trois marches de l'escalier du grenier; je m'asseyais sans rien dire et, la tête appuyée aux barreaux froids de la rampe, je la regardais allumer son feu dans l'étroite cuisine où vacillait la flamme d'une bougie.

Mais quelqu'un est venu qui m'a enlevé à tous ces plaisirs d'enfant paisible. Quelqu'un a soufflé la bougie qui éclairait pour moi le doux visage maternel penché sur le repas du soir. Quelqu'un a éteint la lampe autour de laquelle nous étions une famille heureuse, à la nuit, lorsque mon père avait accroché les volets de bois aux portes vitrées. Et celui-là, ce fut Augustin Meaulnes, que les autres élèves appelèrent bientôt le grand Meaulnes.

Dès qu'il fut pensionnaire chez nous, c'est-à-dire dès les premiers jours de décembre, l'école cessa d'être désertée le soir, après quatre heures. Malgré le froid de la porte battante, les cris des balayeurs et leurs seaux d'eau, il y avait toujours, après le cours, dans la classe, une vingtaine de grands élèves, tant de la campagne

que du bourg, serrés autour de Meaulnes. Et c'étaient de longues discussions, des disputes interminables, au milieu desquelles je me glissais avec inquiétude et plaisir.

Meaulnes ne disait rien; mais c'était pour lui qu'à chaque instant l'un des plus bavards s'avancait au milieu du groupe, et, prenant à témoin tour à tour chacun de ses compagnons, qui l'approuvaient bruyamment, racontait quelque longue histoire de maraude, que tous les autres suivaient, le bec ouvert, en riant silencieusement.

Assis sur un pupitre, en balançant les jambes, Meaulnes réfléchissait. Aux bons moments, il riait aussi, mais doucement, comme s'il eût réservé ses éclats de rire pour quelque meilleure histoire, connue de lui seul. Puis, à la nuit tombante, lorsque la lueur des carreaux de la classe n'éclairait plus le groupe confus de jeunes gens, Meaulnes se levait soudain et, traversant le cercle pressé :

«Allons, en route!» criait-il.

Alors tous le suivaient et l'on entendait leurs cris jusqu'à la nuit noire, dans le haut du bourg...

Colette, *Le Blé en herbe*, 1923.

Elle dépassa celui qui l'avait hélée. Elle descendit vers les rochers, à grandes enjambées de ses fuseaux maigres et bien tournés, couleur de terre cuite. Philippe la regardait marcher, comparant l'une à l'autre Vinca de cette année et Vinca des dernières vacances. A-t-elle fini de grandir ? Il est temps qu'elle s'arrête. Elle n'a pas plus de chair que l'autre année. Ses cheveux courts s'éparpillent en paille raide et bien dorée, qu'elle laisse pousser depuis quatre mois, mais qu'on ne peut ni tresser ni rouler.

Elle a les joues et les mains noires de hâle, le cou blanc comme lait sous ses cheveux, le sourire contraint, le rire éclatant, et si elle ferme étroitement, sur une gorge absente, blousons et chandails, elle tresse jupe et culotte pour descendre à l'eau, aussi haut qu'elle peut, avec une sérénité de petit garçon...

Le camarade qui l'épiait, couché sur la dune à longs poils d'herbe, berçait sur ses bras croisés son menton fendu d'une fossette. Il compte seize ans et demi, puisque Vinca atteint ses quinze ans et demi. Toute leur enfance les a unis, l'adolescence les sépare. L'an passé, déjà, ils échangeaient des répliques aigres, des horions sournois; maintenant le silence, à tout moment, tombe entre eux si lourdement qu'ils préfèrent une bouderie à l'effort de la conversation. Mais Philippe, subtil, né pour la chasse et la tromperie, habille de mystère son mutisme, et s'arme de tout ce qui le gêne. Il ébauche des gestes désabusés, risque des « À quoi bon ?... Tu ne peux pas comprendre... », tandis que Vinca ne sait que se taire, souffrir de ce qu'elle tait, de ce qu'elle voudrait apprendre, et se raidir contre le précoce, l'impérieux instinct de tout donner, contre la crainte que Philippe, de jour en jour changé, d'heure en heure plus fort, ne rompe la frêle amarre qui le ramène, tous les ans, de juillet en octobre, au bois touffu incliné sur la mer, aux rochers chevelus de fucus noir. Déjà il a une manière funeste de regarder son amie fixement, sans la voir, comme si Vinca était transparente, fluide, négligeable...

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960.

J'avais déjà près de neuf ans lorsque je tombai amoureux pour la première fois. Je fus tout entier aspiré par une passion violente, totale, qui m'empoisonna complètement l'existence et faillit même me coûter la vie. Elle avait huit ans et elle s'appelait Valentine. Je pourrais la décrire longuement et à perte de souffle, et si j'avais une voix, je ne cesserais de chanter sa beauté et sa douceur. C'était une brune aux yeux clairs, admirablement faite, vêtue d'une robe blanche et elle tenait une balle à la main. Je l'ai vue apparaître devant moi dans le dépôt de bois, à l'endroit où commençaient les orties, qui couvraient le sol jusqu'au mur du verger voisin.

Je ne puis décrire l'émoi qui s'empara de moi : tout ce que je sais, c'est que mes jambes devinrent molles et que mon coeur se mit à sauter avec une telle violence que ma vue se troubla. Absolument résolu à la séduire immédiatement et pour toujours, de façon qu'il n'y eût plus jamais de place pour un autre homme dans sa vie, je fis comme ma mère me l'avait dit et, m'appuyant négligemment contre les bûches, je levai les yeux vers la lumière pour la subjuguier. Mais Valentine n'était pas femme à se laisser impressionner. Je restai là, les yeux levés vers le soleil, jusqu'à ce que mon visage ruisselât de larmes, mais la cruelle, pendant tout ce temps-là continua à jouer avec sa balle, sans paraître le moins du monde intéressée. Les yeux me sortaient de la tête, tout devenait feu et flamme autour de moi, mais Valentine ne m'accordait même pas un regard. Complètement décontenancé par cette indifférence, alors que tant de belles dames, dans le salon de ma mère, s'étaient dûment extasiées devant mes yeux bleus, à demi aveugle et ayant ainsi, du premier coup, épuisé, pour ainsi dire, mes munitions, j'essuyai mes larmes et, capitulant sans conditions, je lui tendis les trois pommes vertes que je venais de voler dans le verger. Elle les accepta et m'annonça, comme en passant :

– Janek a mangé pour moi toute sa collection de timbres-poste.

C'est ainsi que mon martyr commença.

Maylis de Kerangal, *Corniche Kennedy*, Gallimard, 2008.

Illico s'agglutinent les uns aux autres, se touchent, se frottent, se bousculent, se font la bise – si fillefille ou fille-garçon –, se tapent la main, paume sur paume, poing sur poing, phalange sur phalange – si garçon-garçon –, s'invectivent, exclamatifs, crus, juvéniles, agglomèrent leurs sacs, baskets, sandales, tongs, vêtements, casques, étendent leurs serviettes à touche-touche ou les disposent en soleil avec au milieu un lecteur radio pourri, deux ou trois litres de Coca, des paquets de clopes, alors les éclats de leur voix ricochent sur la pierre, rebondissent et s'entremêlent, clameur splendide, brouhaha qui les fusionne autant qu'il les fissure, éclate, mat et sec, tandis qu'en face, sur le front de mer, les rideaux s'écartent aux fenêtres des hôtels luxueux et des villas rococo, éblouissantes à travers le feuillage citronné des jardins – et, parmi eux, ceux de la chambre d'une adolescente qui a collé son front contre la vitre pour en éprouver le contact glacé, s'y écrase maintenant la face comme si elle cherchait l'air du dehors, et regarde en bas, bouche ouverte, nez tordu, coeur palpitant – et plus loin encore, en arrière de la route, sur la haute façade d'un immeuble blanc de belle architecture, les stores bougent aux ouvertures –, et parmi eux, ceux du bureau d'un homme solitaire qui a glissé ses prunelles orageuses et veloutées entre deux lattes, bientôt sortira braquer sur la plate-forme ses jumelles de haute précision, et observe, silhouette corpulente, masse sombre à l'affût –, des bouches mastiquent, tiens, revoilà la racaille, la saleté, et pourtant restent des heures collées aux carreaux, figures hypnotisées par ce monde brûlant où chaque silhouette est une forme mordante, chaque ombre une découpe précise, un trait d'encre rapide, mortels touchés au coeur par ce bloc de vie qui prend corps à mesure qu'il se disloque et de réarticule, à la manière d'une constellation fébrile, fascinés par cette troupe où chacun se précipite autant qu'il suit son idée, vient y mener sa propre affaire, retourner ses poches et apporter ses prises, pour les balancer entre tous, où chacun passe, ramasse, multiplie, capte, fourgue.

THÈME DE LA POÉSIE ET L'EAU

Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, 1942.

« L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute.

(...) Plus qu'aucun autre élément peut-être, l'eau est une réalité poétique complète. Une poétique de l'eau, malgré la variété de ses spectacles, est assurée d'une unité. L'eau doit suggérer au poète une obligation nou-

velle : l'unité d'élément. Faute de cette unité d'élément, l'imagination matérielle n'est pas satisfaite et l'imagination formelle n'est pas suffisante pour lier les traits disparates. L'oeuvre manque de vie parce qu'elle manque de substance. »

Alphonse de Lamartine, *Le Lac*, 1820.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots :

« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;

Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Charles Baudelaire, L'Homme et la mer, *Les Fleurs du mal*, 1857.

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton coeur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Stéphane Mallarmé, Brise marine, *Vers et prose*, 1867.

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce coeur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...
Mais, ô mon coeur, entends le chant des matelots !

José Maria de Hérédia, *Les Conquérants, Trophées, 1893.*

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelle

René Char, *La Sorgue, chanson pour Yvonne, Fureur et Mystère, 1948.*

Rivière trop tôt partie, d'une traite, sans compagnon,
Donne aux enfants de mon pays le visage de ta passion.

Rivière où l'éclair finit et où commence ma maison,
Qui roule aux marches d'oubli la rocaille de ma raison.

Rivière, en toi terre est frisson, soleil anxiété.
Que chaque pauvre dans sa nuit fasse son pain de ta moisson.

Rivière souvent punie, rivière à l'abandon.

Rivière des apprentis à la calleuse condition,
Il n'est vent qui ne fléchisse à la crête de tes sillons.

Rivière de l'âme vide, de la guenille et du soupçon,
Du vieux malheur qui se dévide, de l'ormeau, de la compassion.

Rivière des farfelus, des fiévreux, des équarrisseurs,
Du soleil lâchant sa charrue pour s'acoquiner au menteur.

Rivière des meilleurs que soi, rivière des brouillards éclos,
De la lampe qui désaltère l'angoisse autour de son chapeau.

Rivière des égards au songe, rivière qui rouille le fer,
Où les étoiles ont cette ombre qu'elles refusent à la mer.

Rivière des pouvoirs transmis et du cri embouquant les eaux,
De l'ouragan qui mord la vigne et annonce le vin nouveau.

Rivière au coeur jamais détruit dans ce monde fou de prison,
Garde-nous violent et ami des abeilles de l'horizon.

D'autres groupements de textes sont possibles à partir d'*Un ado nommé Rimbaud* :

Maîtres et élèves (avec la possibilité de coupler des films comme *Les 400 coups*, *Le Cercle des poètes disparus*, *Noces blanches*, *La journée de la jupe*, *Camille Claudel*, *L'Esquive*, *Être et avoir...*), la mère et l'enfant, fratrie et fraternité, la fugue...

Textes et images : le mythe "Rimbaud".

Le dictionnaire Larousse en ligne donne la définition suivante du mot mythe :

- Récit mettant en scène des êtres surnaturels, des actions imaginaires, des fantasmes collectifs, etc.
- Personnage imaginaire dont plusieurs traits correspondent à un idéal humain, un modèle exemplaire (par exemple Don Juan).
- Ensemble de croyances, de représentations idéalisées autour d'un personnage, d'un phénomène, d'un événement historique, d'une technique et qui leur donnent une force, une importance particulières : Le mythe napoléonien. Le mythe de l'argent.

On peut compléter cette première approche par un texte de Baudelaire extrait du *Peintre de la vie moderne III (L'artiste, homme du monde, homme des foules et enfant)* paru en 1885:

« L'enfant voit tout en nouveauté ; il est toujours ivre. Rien ne ressemble plus à ce qu'on appelle l'inspiration, que la joie avec laquelle l'enfant absorbe la forme et la couleur. J'oserai pousser plus loin ; j'affirme que l'inspiration a quelque rapport avec la congestion, et que toute pensée sublime est accompagnée d'une secousse nerveuse, plus ou moins forte, qui retentit jusque dans le cervelet.

L'homme de génie a les nerfs solides ; l'enfant les a faibles. Chez l'un, la raison a pris une place considérable ; chez l'autre, la sensibilité occupe presque tout l'être. Mais le génie n'est que l'enfance retrouvée à volonté, l'enfance douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et de l'esprit analytique qui lui permet d'ordonner la somme de matériaux involontairement amassée. »

Plus encore que Mozart, Rimbaud incarne le génie illuminé fulgurant et maudit qui se brûle les ailes au soleil de l'Absolu. Enfant surdoué, voyou et archange, l'adolescence-poète et l'adulte-marchand d'armes dont la vie reste en bien des points mystérieuse et autorise toutes les fictions et visions, Rimbaud est devenu un mythe dès la fin du XIX^e siècle pour le meilleur et pour le pire, servant toutes les causes, toutes les révoltes, toutes les récupérations.

Voici une mosaïque de quelques portraits en mots et en images d'Arthur Rimbaud. Vous pourrez les comparer et dire lesquels vous préférez ou vous semblent les plus proches de « votre » Rimbaud :

Stéphane Mallarmé, *Médaillons et portraits*, 1896.

Je ne l'ai pas connu mais je l'ai vu, une fois, dans des repas littéraires, en hâte, groupés à l'issue de la Guerre – le Dîner des Vilains Bonhommes, certes, par antiphrases, en raison du portrait, qu'au convive dédie Verlaine. « L'homme était grand, bien bâti, presque athlétique, un visage parfaitement ovale d'ange en exil, avec des cheveux châtain clair mal en ordre et des yeux d'un bleu pâle inquiétant. »

Avec je ne sais quoi fièrement poussé, ou malheureusement, de fille du peuple, j'ajoute, de son état de blanchisseuse, à cause de vastes mains par la transition du chaud au froid rougies d'engelures.

Lesquelles eussent indiqué des métiers plus terribles, appartenant à un garçon. J'appris qu'elles avaient autographié de beaux vers, non publiés : la bouche, au pli boudeur et narquois, n'en récita aucun.

René Char *Fureur et Mystère*, Gallimard, 1948

Tes dix-huit ans réfractaires à l'amitié, à la malveillance, à la sottise des poètes de Paris ainsi qu'au ronron-

nement d'abeille stérile de ta famille ardennaise un peu folle, tu as bien fait de les éparpiller aux vents du large, de les jeter sous le couteau de leur précoce guillotine. Tu as eu raison d'abandonner le boulevard des paresseux, les estaminets des pisse-lyres, pour l'enfer des bêtes, pour le commerce des rusés et le bonjour des simples.

Cet élan absurde du corps et de l'âme, ce boulet de canon qui atteint sa cible en la faisant éclater, oui, c'est bien là la vie d'un homme ! On ne peut pas, au sortir de l'enfance, indéfiniment étrangler son prochain. Si les volcans changent peu de place, leur lave parcourt le grand vide du monde et lui apporte des vertus qui chantent dans ses plaies.

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve le bonheur possible avec toi.

Pierre Michon, *Rimbaud le fils*, Gallimard, 1991.

Tout le monde connaît cet instant précis d'octobre. C'est la vérité peut-être, dans une âme et dans un corps ; on ne voit que le corps. Tout le monde connaît le cheveu mal en ordre, l'oeil peut-être bleu blanc qui ne nous regarde pas, clair comme le jour, et porté par-dessus notre épaule gauche, où Rimbaud voit une plante en pot qui monte vers octobre et brûle du carbone, mais pour nous porté, ce regard, vers la vigueur future, la démission future, la Passion future, la Saison et Harar, la scie sur la jambe à Marseille ; et pour lui sans doute comme pour nous porté aussi sur la poésie, ce spectre conforme qui conformément se vérifie dans le cheveu mal en ordre, l'ovale angélique, le nimbe de bouderie, mais qui hors toute conformité est aussi là-bas derrière l'épaule gauche, et quand on se retourne elle est partie. On ne voit que le corps. Et dans les vers, est-ce qu'on voit l'âme ? Le vent passe dans toute cette lumière.

J.M.G. Le Clezio, *La Quarantaine*, Gallimard, 1995.

Quand Léon entre à nouveau dans la chambre, Rimbaud ne le reconnaît pas. La chaleur suffocante, la poussière, la douleur emplissent la chambre d'une lueur rouge et vert comme une flamme. Assis sur la chaise de paille, à la place qu'occupait le matin le marchand, il y a le jeune Noir galla, mince et long comme une liane dans ses vêtements trop grands. Il porte sur ses joues d'étranges marques à la limaille de cuivre. Léon veut s'approcher, mais le Noir se lève et l'empêche d'avancer, sans rien dire, juste en étendant un bras. Il le regarde de ses yeux jaunes, tranquilles, indifférents. Sans doute croit-il que Léon est un de ces médecins venus couper la jambe de son maître.

Au fond de la chambre, dans la pénombre luisante, le malade délire. Non pas en criant, mais de la même voix monocorde avec laquelle il faisait ses comptes, de la même voix métallique. Immobile, renversé sur l'oreiller, les bras allongés le long du corps, sa jambe gauche jetée sur le côté, comme s'il avait essayé de se lever. « Ils sont là, devant la fenêtre. Je l'avais prévu. Chaque jour ça recommence, et personne ne fait rien ? Ecoutez ! Ils sont là, devant la fenêtre. En effet dans le silence de la ville morte, Léon entend distinctement les cris rauques, les grondements.

Ce sont les vrais maîtres d'Aden, ils l'encerclent et la pénètrent, fantômes couleur de sable, sortant des collines sèches, des ravines, errant le long du rivage en quête de nourriture. Les chiens l'ont suivi jusqu'ici, venus du fond de Harrar, jusqu'au rocher abandonné, les chiens qui enlèvent les petits enfants et déterrent les morts.

Jusqu'au soir, Léon marche dans les rues de la pointe du Steamer, à la recherche de quelque chose, son carnet de croquis à la main. Est-ce que lui, l'adolescent, a su percer l'identité vraie du commis voyageur mourant

dans la chambre de l'hôpital général ? Comme s'il avait pu deviner, dans ce corps rongé par la douleur et la sécheresse, la grâce de l'enfant qui dansait les mots, son regard ironique qui voyait à travers les oripeaux, et sa fureur. Mais je me trompe. Léon ne l'a pas reconnu. Personne ne pouvait le reconnaître.

Bernard Lavilliers *Pauvre Rimbaud* (chanson de 1967)

Ah qui sont beaux tous ces pseudo, pseudo-artistes
Ah qu'ils sont beaux les rigolos du père Lafrite
Avec leur petit sac sur le dos, bohème-caustique
Ça joue en Fa et ça joue faux la belle zizique

Pauvre Rimbaud si tu revenais de ton Afrique
Pauvre Rimbaud si tu revenais tu serais triste
Tu verrais des générations apoplectiques
Conserver des conversations très anarchiques

A Notre-Dame il y a des poux démocratiques
Faut voir la scène avec ses algues allégoriques
Ça fait rêver les petits bourgeois c'est ça qui est chic
Ça fait pâmer les petites nanas c'est ça qui est triste

Pauvre Rimbaud si tu revenais de ton Afrique
Pauvre Rimbaud si tu revenais tu serais triste
Tu verrais des générations à Prisunic
Conserver des conversations très anarchiques

T'es pas crado t'es pas jojo pour un artiste
La bohème ça se mesure à l'épaisseur des tifs
Moi j'en ai marre des rigolos et de leurs coliques
Je les laisse jouer en Fa en Do s'ils ont des tics

Mon vieux Rimbaud tu reviendras pas de ton Afrique
Mon vieux Rimbaud t'avais des cheveux t'avais des tripes
D'être tendre et mauvais larron
De profundis

Pour une liste complète des poèmes de Rimbaud mis en musique et des chansons qui le mettent en scène voir le site : <http://www.mag4.net/Rimbaud/Chansons.html>

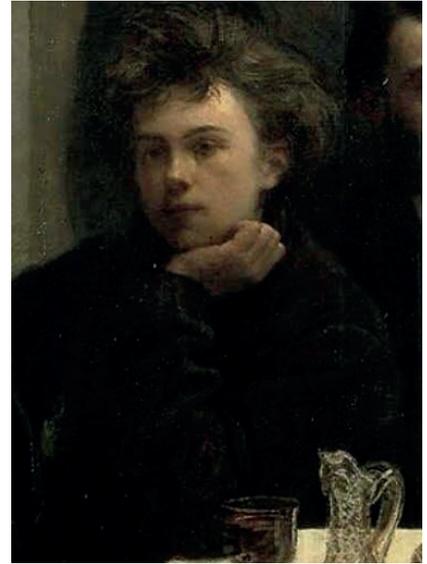
Voir notamment sur Youtube (*Ma bohème* et *Chanson de la plus haute tour* par Léo Ferré)



Rimbaud par Carjat, 1870.



Rimbaud par Carjat octobre 1871



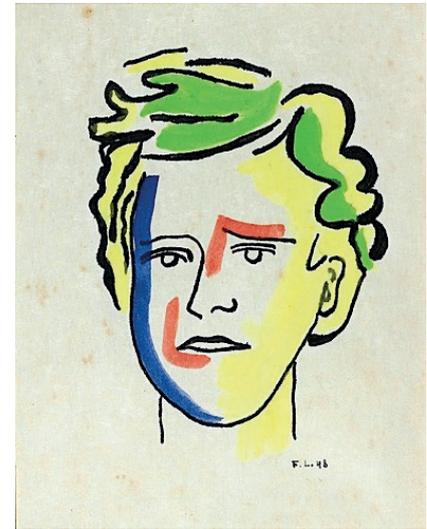
Rimbaud par Fantin-Latour (Un coin de table, 1872)



affiche par Ernest Pignon-Ernest (1978- 1979) Source : <http://pignon-ernest.com/>



Rimbaud par P. Picasso 1960
Source : abardel.free.fr



Rimbaud par F. Leger, 1949
Source : abardel.free.fr



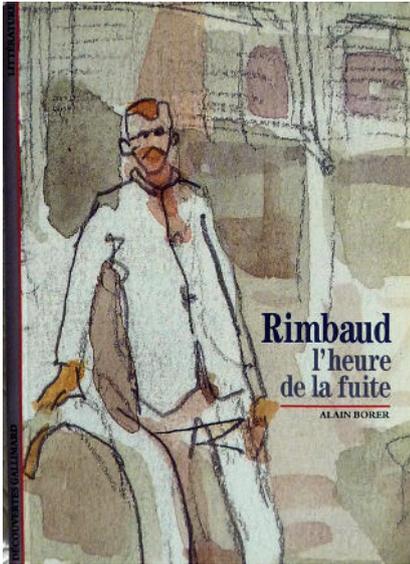
Timbre Rimbaud



Tag Rimbaud papier collé de ME



Grumpy Rimbaud par Tolmachov



Rimbaud par Hugo Pratt (illustration de la couverture du livre de A Borer, Rimbaud l'heure de la fuite, Gall Découvertes) 1991



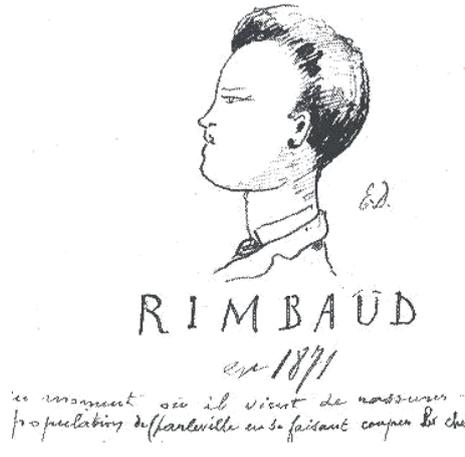
Rimbaud l'indésirable, BD de X Coste, Casterman, 2014



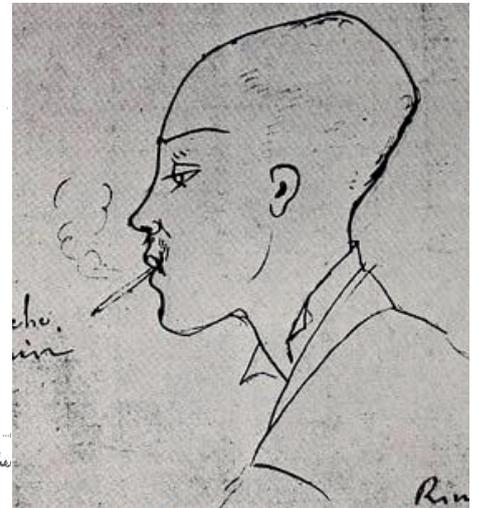
Logo du Musée Rimbaud de Charleville



Rimbaud par Ernest Delahaye



Rimbaud par Delahaye en 1871



Rimbaud en 1875

Pour une liste complète et commentée de portraits de Rimbaud, voir le site : abardel.free.fr/iconographie

Pour aller plus loin

La Revue Virgule (Faton) a consacré un excellent dossier à Rimbaud dans son numéro 23.
Hors-Série Le Monde, Rimbaud le génial réfractaire, janvier 2017.
Dossier Rimbaud du Magazine littéraire n° 489.

Vous trouverez deux excellentes bibliographies en ligne sur les sites suivants :
mag4.net/Rimbaud/references
abardel.free.fr/bibliographie